

Lorsque Véronique eut pansé la plaie d'Honorine, – plaie peu profonde et qui ne paraissait pas mettre en danger les jours de la Bretonne, – lorsqu'elle eut transporté le corps de Marie Le Goff dans la grande pièce encombrée de livres et meublée comme un cabinet de travail où reposait son père, elle ferma les yeux de M. d'Hergemont, le recouvrit d'un drap et se mit à prier. Mais les mots de prière ne venaient pas à ses lèvres, et son esprit ne s'arrêtait sur aucune pensée. Elle était comme assommée par les coups répétés du malheur. Assise, la tête entre ses mains, elle resta là près d'une heure, tandis qu'Honorine dormait d'un sommeil de fièvre.

De toutes ses forces elle repoussait l'image de son fils, comme elle avait toujours repoussé celle de Vorski. Mais les deux images se confondaient, tournaient autour d'elle, dansaient devant ses yeux clos, ainsi que ces clartés qui, dans l'ombre de nos paupières obstinément fermées, passent, repassent, se multiplient et s'unissent. Et ce n'était qu'une même face, cruelle, sardonique, grimaçante et hideuse.

Elle ne souffrait pas comme souffre une mère qui pleure un fils. Son fils était mort depuis quatorze ans, et celui qui venait de ressusciter, celui pour lequel toutes les ressources de

sa tendresse maternelle étaient prêtes à jaillir, celui-là devenait subitement un étranger, pis que cela, le fils de Vorski ! Comment eût-elle souffert ?

Mais quelle blessure au plus profond de son être ! Quel bouleversement, pareil à ces cataclysmes qui secouent toute une paisible région jusqu'en ses entrailles ! Quel spectacle de l'enfer ! Quelle vision de folie et d'horreur ! Quel jeu ironique du plus épouvantable destin ! Son fils tuant son père, au moment où, après tant d'années de séparation et de deuil, elle allait embrasser l'un et l'autre, et vivre dans la douceur et dans l'intimité ! Son fils assassin ! Son fils semant la mort ! Son fils braquant l'arme implacable, et tuant de toute son âme et de toute sa joie perverse !

Les motifs qui pouvaient expliquer de tels actes, elle ne s'en souciait point. Pourquoi son fils avait-il fait cela ? Pourquoi son professeur, Stéphane Maroux, complice sans doute, instigateur peut-être, s'était-il enfui avant le drame ? Autant de questions qu'elle ne cherchait pas à résoudre. Elle ne pensait qu'à la scène effrayante, au carnage, à la mort. Et elle se demandait si la mort n'était point pour elle l'unique refuge et l'unique dénouement.

– Madame Véronique, murmura la Bretonne.

– Qu'y a-t-il ? fit la jeune femme, éveillée de sa stupeur.

– Vous n'entendez pas ?

– Quoi ?

– On sonne au rez-de-chaussée. Ce doit être vos valises qu'on apporte.

Vivement elle se leva.

– Mais que dois-je dire ? Comment expliquer ?... Si j'accuse cet enfant...

– Pas un mot, je vous en prie. Laissez-moi parler.

– Vous êtes bien faible, ma pauvre Honorine.

– Non, non, ça va mieux.

Véronique descendit et, au bas de l'escalier, dans un large vestibule dallé de noir et de blanc, tira les verrous d'une grande porte.

C'était, en effet, un des matelots.

– J'ai frappé à la cuisine, dit l'homme. Marie Le Goff n'est donc pas là ? Et Mme Honorine ?...

– Honorine est en haut et désire vous parler.

Le matelot la regarda, parut impressionné par cette jeune femme si pâle et si grave, et la suivit sans mot dire.

Honorine attendait au premier étage, debout devant la porte ouverte.

– Ah ! c'est toi, Corréjou ?... Écoute-moi bien... et pas d'histoires, n'est-ce pas ?

– Qu'y a-t-il, m'ame Honorine ? mais vous êtes blessée ? Qu'y a-t-il ?

Elle découvrit l'embrasure de la porte et prononça simplement, montrant sous leurs suaires les deux cadavres :

– M. Antoine et Marie Le Goff... assassinés tous deux...

La figure de l'homme se décomposa. Il balbutia :

– Assassinés... est-ce possible ?... Par qui ?

– Je ne sais pas, nous sommes arrivées après.

– Mais... le petit François ?... M. Stéphane ?...

– Disparus... on a dû les tuer aussi.

– Mais... mais... Maguennoc ?

– Maguennoc ?... pourquoi parles-tu de lui, Corréjou ?

– J'en parle... j'en parle... parce que si Maguennoc est vivant... tout ça... c'est une autre affaire. Maguennoc a toujours dit que ce serait lui le premier. Et Maguennoc ne dit que des choses dont il est certain. Maguennoc connaît le fond même des choses.

Honorine réfléchit, puis déclara :

– Maguennoc a été tué.

Cette fois Corréjou perdit tout sang-froid, et son visage exprima cette sorte de terreur folle que Véronique avait, à diverses reprises, notée chez Honorine. Il se signa et dit à voix très basse :

– Alors... alors... voilà que ça arrive, m'ame Honorine ?... Maguennoc l'avait bien annoncé... Encore l'autre jour, dans ma barque, il nous l'a dit : « Ça ne va pas tarder... Tout le monde devrait partir. »

Et, brusquement, le matelot fit demi-tour et se sauva vers l'escalier.

– Reste là, Corréjou, commanda Honorine.

– Il faut partir, Maguennoc l'a dit. Tout le monde doit partir.

– Reste là, répéta Honorine.

Et comme le matelot s'arrêtait, indécis, elle continua :

– Nous sommes d'accord. Il faut partir. On partira demain à la fin de la journée. Mais, auparavant, on doit s'occuper de M. Antoine et de Marie Le Goff. Voici, tu vas nous envoyer les sœurs Archignat pour la veillée des morts. Ce sont d'assez méchantes femmes, mais elles ont l'habitude. Sur les trois, il faut que deux viennent. Ce sera, pour chacune, le double de leur prix ordinaire.

– Et après, m'ame Honorine ?

– Tu t'occuperas des cercueils avec tous les vieux, et dès le petit matin on mettra les corps en terre bénite, dans le cimetière de la chapelle.

– Et après, m'ame Honorine ?

– Après, tu seras libre, les autres aussi. Vous pourrez faire vos paquets et filer.

– Mais vous, m'ame Honorine ?

– Moi, j'ai le canot. Assez bavardé. Nous sommes d'accord ?

– Nous sommes d'accord. C'est une nuit simplement à passer. Mais je suppose bien que d'ici demain il n'y aura pas de nouveau ?..

– Mais non... mais non... Va, Corréjou... Dépêche-toi. Et surtout ne dis pas aux autres que Maguennoc est mort. Sans quoi on ne pourrait plus les tenir.

– Promis, m'ame Honorine.

Le matelot partit en hâte.

Une heure plus tard survenaient deux des sœurs Archignat, vieilles créatures osseuses et desséchées, qui avaient l'air de sorcières, et dont la coiffe aux ailes de velours noir était sale et crasseuse. Honorine fut transportée dans la chambre qu'elle occupait à l'extrémité de l'aile gauche et sur le même étage.

La veillée des morts commença.

Cette nuit, Véronique la passa d'abord auprès de son père, puis au chevet d'Honorine, dont l'état semblait moins bon. Elle finit par s'assoupir, et fut réveillée par la Bretonne, qui lui dit dans un de ces accès de fièvre où la conscience ne perd pas toute lucidité :

– François doit se cacher... ainsi que M. Stéphane... Il y a des cachettes sûres dans l'île, que Maguennoc leur avait montrées. Donc, on ne les verra pas, et on ne saura rien de ce côté.

– Vous êtes certaine ?

– Certaine... Alors, voilà... Demain, quand tout le monde aura quitté Sarek, et que nous serons seules toutes deux, je ferai le signal avec ma conque, et il viendra ici.

Véronique se révolta :

– Mais je ne veux pas le voir !... J'ai horreur de lui !... Comme mon père je le maudis... Mais pensez donc, il a tué mon père, sous mes yeux ! il a tué Marie Le Goff... il a voulu vous tuer ! Non, non, c'est de la haine, c'est du dégoût que j'ai pour ce monstre !...

La Bretonne lui serra la main, d'un geste qui lui était habituel, et murmura :

– Ne le condamnez pas encore... il n'a pas su ce qu'il faisait.

– Que dites-vous ! Il n'a pas su ? Mais j'ai vu ses yeux ! les yeux de Vorski...

– Il n'a pas su... il était fou.

– Fou ? Allons donc ?

– Oui, madame Véronique. Je connais l'enfant. Il n'a pas son pareil comme bonté. S'il a fait tout cela, c'est un coup de folie qu'il a eu... comme M. Stéphane. Ils doivent pleurer de désespoir maintenant.

– Il est inadmissible... je ne puis croire...

– Vous ne pouvez croire parce que vous ne savez rien de ce qui se passe... et de ce qui va se passer... Mais si vous saviez... Ah ! il y a des choses... des choses...

Sa voix n'était plus perceptible. Elle se tut, mais ses yeux restaient grands ouverts et ses lèvres remuaient sans bruit.

